

Sur la montagne

ALEXANDRE GLIKINE

Rien. Personne. Juste un café à l'entrée duquel finissent de se faner quelques roses trémières. À l'intérieur, à travers la vitre enfumée, je distingue quatre vieux qui jouent aux cartes. J'entre et je m'assieds à une table, les vieux ne font pas attention à moi. Je n'ai pas vraiment faim, mais il faut bien que je commande quelque chose. Le patron, un gros un peu chauve avec un T-shirt gris, s'approche de moi :

– Salut. Qu'est-ce que tu prends?
– Un quart de vin blanc, s'il te plaît.

On m'apporte aussi du pain, et des olives. Sur le mur d'en face, une vieille plaque de fer blanc où sont affichés les tarifs des consommations. Elle doit dater d'il y a longtemps, les prix sont encore en drachmes, pas en euros. Ouzo, 300 δρ, café, 90 δρ. Mes pensées se perdent dans le vide. Le petit verre à facettes, plein aux trois-quarts, scintille un peu devant moi.

J'entends la porte d'entrée qui grince. Un type, un jeune avec un gros chien blanc, entre et va s'asseoir à la table qui est restée vide, juste à côté de la mienne. Les regards se tournent vers lui, hostiles, fermés. Il n'est pas d'ici, ça se voit, venu de l'autre côté de la frontière sans aucun doute.

Lui, il n'a pas l'air de s'en inquiéter. Il doit avoir l'habitude. Il les connaît. Et on le connaît aussi, j'ai l'impression. Il demande un verre d'eau. Le patron le regarde d'un oeil mauvais, mais ne dit rien. On lui pose une carafe sur la table. De méchante grâce, ça se sent.

Il est assez beau, ce gars. Blond. Plutôt blond vénitien, d'ailleurs. Cheveux raides, habits bon marché, propres cependant. Une chemise à fleurs, violette, un peu délavée, ouverte malgré le frais du soir, laissant apparaître un torse maigre mais musculeux, lisse comme du bois poli.

Un instant s'écoule. Il sent que je le regarde. Je baisse les yeux. Il esquisse un demi-sourire. Je fais mine de me concentrer sur mes mézéz et mon verre de blanc, mais je lui jette par instants de petits coups d'œil furtifs, je ne peux pas faire autrement. Lui, il paraît très concentré, le regard dans le vide, mais je suis sûr qu'il s'en rend compte.

Il reste là un bon moment, à ne rien faire, juste à boire un ou deux verres d'eau. Les autres ne s'occupent plus de lui. Ils jouent au tric-trac, boivent l'ouzo, lisent le journal, discutent. Il n'a donc pas tant d'importance, finalement. Le temps passe. Soudain, il se tourne vers moi, lentement, et me dévisage. Je soutiens son regard.

Je finis par lui sourire. Il se lève, prend son verre et sa carafe, et vient s'asseoir à ma table:
– Salut. Tu... Tu, peux donner un peu pain ? Olives, vin aussi, si tu veux ? Pas beaucoup. Juste un peu manger. Moi pas argent, peux pas payer...

Ses yeux. Je les vois de plus près, maintenant. D'un bleu intense, comme ces pierres, au pied des volcans.

Je hèle le patron, qui me regarde, incrédule, puis désapprouvateur. Il s'approche néanmoins, gromelle, mais prend la commande. J'y vais franchement : un litre de blanc, une salade paysanne, des saucisses aux graines de fenouil, du fromage gratiné, des poivons grillés. On nous apporte aussi du pain. Lui, il me lance des regards amusés, souriant à peine. Il a l'air de trouver ça tout à fait normal. Il me remercie, mais sans un mot, juste du regard, avec une légère inclinaison de la tête. Il me fascine totalement, ce gars. Je me demande juste pourquoi je suis là, moi, et pourquoi, lui, c'est vers moi qu'il est venu, comme si c'était absolument naturel, direct, sans la moindre hésitation. Je me dis pourtant que je suis bien différent de lui, même si nous avons sans doute à peu près le même âge.

Il mange. Avec intensité. Depuis quand n'a-t-il pas eu un repas comme celui-ci ? Nous n'échangeons pas une parole. Quand nous avons fini, il me dit :

– Tu as batteries?
– ...?

– Batteries; piles. Pour ça.

Il sort de son sac un gameboy; un truc taïwanais des années '90. Plus personne n'a ça de nos jours. Tout le monde joue sur son smartphone !

– Batteries foutues. Tu as ? Recharge.

Je commence à comprendre: ce machin marche sur piles, pas sur chargeur, il ne doit pas y avoir de prise là où il vit. Heureusement, j'ai ce qu'il faut. Je fouille dans mon sac, démonte mon rasoir, ma lampe de poche, du vieux matos. Six petites piles, le compte y est. Il les glisse dans l'appareil:

– Merci.

Il me sourit. Ses pommettes se plissent. Je lui demande :

– Tu habites ici ?

Il rit:

– Pas ici au village. Dans la montagne. Je garde chèvres. Petit travail. Pas d'argent, mais cabane pour dormir. Et lait. Et fromages. Montagne amie de moi. Bonne amie. Fidèle. Je fais confiance à elle.

Il se tait un instant. Je ne l'interromps pas. Il réfléchit, puis ajoute, à mi-voix, tournant son regard vers les vieux qui jouent aux cartes, au fond de la salle:

– Eux, dommage pas faire confiance à moi.

– Tu viens d'où ? Albanie ?

– Oui. Mais ma famille, il y a longtemps, venir d'ici. Très longtemps. Tu comprends ?

Non, je ne suis pas sûr d'avoir compris. Mais je ne dis rien. Il me regarde attentivement.

– Toi, tu sais pas où dors-tu.

En effet. Je n'ai même pas vu s'il y a un hôtel ou une pension, dans ce bled, et, vu l'heure, ça commençait justement à me turlupiner. Mais comment a-t-il su ? Ce gars voit des choses qu'on ne lui dit pas.

– Viens avec. Cabane à moi, là haut (il me montre les pentes du Paramythiás, sous les étoiles). Pas bon rester dormir ici cette nuit. Pas bon.

– Pourquoi ?

Son doigt sur sa bouche:

– Sht. Pas pouvoir dire ici. La terre. Seulement la terre.

Je trouve sa réponse bizarre mais je me tais. Je sais que même si j'insiste il ne répondra pas. Je paie le repas, je me lève, je prends mon sac et je le suis.

Nous montons, dans la nuit, son chien sur les talons.

Longuement.

Les grillons, dans la pente. Le vent dans les buissons. Le froid, le halètement, le rythme de nos pas. Je crois que, lentement, je m'engourdis. Ce vide soudain m'emplit, m'apaise.

Il monte devant moi, calme, sans laisser paraître le moindre effort; la lune lustre ses cheveux de reflets blafards. Par moments, il m'attend et m'observe le rejoindre. Dans la pénombre, je ne vois pas quel est son regard, mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas peur. Pourtant je ne le connais pas, je ne sais même pas comment il s'appelle, ni où il m'emmène; et pourquoi moi ? Juste parce que je lui ai payé un repas sans rien lui demander ? Moi qui, d'habitude, suis plutôt méfiant, circonspect en tout cas ; voire froussard. Pourquoi m'inspire-t-il une telle confiance ?

La montée est longue, infinie me semble-t-il, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est car ma montre et mon téléphone sont au fond de mon sac, j'avance juste, dans la nuit bleutée, et je perds peu à peu la notion du temps. À un certain moment, le sentier s'infléchit, devient moins raide, et nous parvenons sur une sorte de plateau où ondule une herbe jaunâtre, odorante dans le vent. Sur la montagne en face, les phares d'une voiture nous éblouissent par intermittence. Dans le calme de la nuit, entre les aboiements des chiens, on entend des bribes de son moteur.

Il y a aussi l'appel des renards. Et l'odeur insistante des troupeaux. Par moments, mon compagnon s'arrête, s'accroupit au bord du chemin, sort le gameboy de son sac et se met à jouer un bref instant. Les beep-beep électroniques s'éparpillent dans la nuit comme des paillettes de strass multicolores. En ces moments-là, il sourit comme un enfant. Je le trouve beau.

Je suis transi, malgré le pull que j'ai enfilé, sorti de mon sac. Lui, il n'a toujours que sa chemise, ouverte. Sa peau ne frémit même pas.

Qui est-il ? D'où sort-il ? Que fait-il ici ? Pourquoi m'a-t-il dit de le suivre ? Pourquoi lui ai-je obéi ?

Nous parvenons à sa cabane. Pierres sèches, quelques planches, toit de tôle ondulée. Il entre et me fait signe d'attendre. Je guigne à l'intérieur, mais je ne vois rien. Bientôt, il ressort, traînant un vieux matelas, puis un autre, et des peaux de chèvres. Il perçoit mon étonnement:

– Cette nuit, nous dormir dehors. Dedans, pas bien. La terre, tu comprends, la terre. Tu dors avec moi. Pas froid du tout. Tout bien. Beaucoup peaux de chèvres. Le chien aussi nous tient chaud. Viens !

Je ne bouge pas. Il s'arrête et me regarde, s'aperçoit que je tremble de froid. Il me sourit, cligne des yeux, fait demi-tour, rentre dans la cabane et en ressort bientôt, tenant une lourde couverture de feutre gris à la surface de laquelle scintillent un peu partout des brins de paille. Il s'approche de moi et la dépose, délicatement, presque tendrement, sur mes épaules. Je reste là, debout, sans un geste, figé, sans voix.

Il fait noir. La lune a disparu. Je ne distingue presque plus ses traits. Je sens seulement son souffle, tout près de mon visage. Puis, doucement, sa main sur ma nuque, dans mes cheveux. Je frissonne, je ne résiste pas.

Sa main sur mon torse, ses lèvres sur les miennes. Mes yeux se ferment.

Alors cette secousse, cette longue secousse, mémoriale, venue des tréfonds de la montagne.

Tout vacille. Ensuite, un très long calme.

J'ouvre à nouveau les yeux; je ne vois rien.

Rien que ses yeux bleus intenses qui luisent dans l'obscurité.

biblio

Igoumenitsa Blues

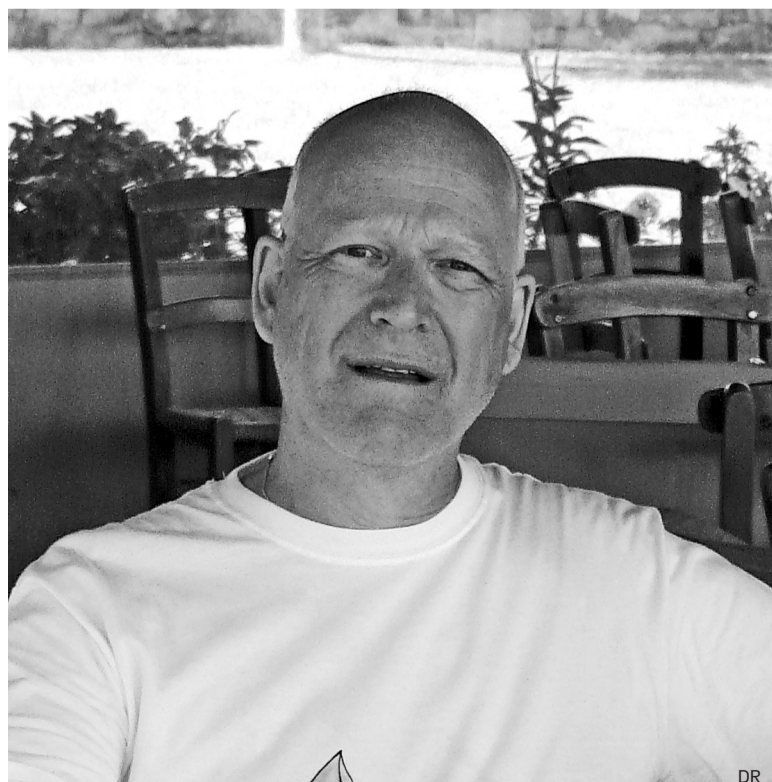
Poésie, Ed. Presses Inverses, 2021.

Alypios

Editions de la Différence, 2009.

L'Inconnu d'Aix

Editions de la Différence, 2008.



bio

ALEXANDRE GLIKINE est né à Genève en 1956. Historien et helléniste, mais aussi lecteur assidu de littérature grecque moderne, il a enseigné les langues anciennes au Collège de Genève, puis l'histoire ancienne aux universités de Genève et de Lausanne. Ses voyages l'ont conduit dans de nombreuses régions de Grèce, en particulier le nord du pays, moins connu des touristes. En 1995, à Thessalonique, il a vécu un tremblement de terre qui l'a fortement impressionné et a inspiré son écriture. Désormais retraité, il vit près de Genève.

Le texte présenté ici est extrait de *Richter 6.5*, recueil de six nouvelles, toutes situées dans la Grèce contemporaine, qui paraîtra aux Presses Inverses dans le courant du mois de mai. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].